



RÉGION ACADEMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2025-2026



dossier réalisé par Déborah Weider,
enseignante missionnée en service éducatif
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

Les petites musiques

« Quand elle me regarde, j'ai l'impression qu'elle ne me voit pas vraiment.

Toi, ce n'est pas la même chose. Elle te respire. »

p.87

Roland Buti



Né à Lausanne en 1964, Roland Buti y fait des études de lettres et d'histoire, qu'il achève en 1996 par la rédaction d'une thèse remarquée sur l'extrême-droite en Suisse entre 1919 et 1945. Après un recueil de nouvelles, *Les Âmes lestées*, parues en 1990, il publie en 2004 *Un Nuage sur l'œil*, premier roman couronné par le Prix Bibliomédia Suisse 2005 et retenu dans la Sélection Lettres frontière 2005. En 2007 paraît *Luce et Célie*, puis, en 2013, c'est *Le Milieu de l'horizon*, un texte couronné de nombreux prix littéraires (Prix suisse de la littérature 2014, Prix du public RTS 2014), traduit dans sept langues et adapté au cinéma en octobre 2019.

Le roman

Dans la petite ville de Sainte-Croix, haut lieu de l'horlogerie et des boîtes à musique, la vie s'écoule au rythme régulier des usines. C'est là que Rocca, ouvrier italien venu tenter sa chance, fonde une famille avec Máša, une réfugiée tchèque. De leur union naît Jana, enfant solaire, insoumise et rétive aux conventions. Tandis que son demi-frère Ivo s'attache profondément à elle, Jana choisit les chemins de traverse, préférant les forêts, les insectes et la liberté des espaces sauvages à la discipline des adultes.

Mais dans cette société réglée comme un mécanisme de montre, la différence n'a pas sa place. L'adolescente, perçue comme incontrôlable, finit par être envoyée en maison de rééducation, puis en clinique psychiatrique. Son internement illustre la manière dont une communauté peut briser celles et ceux qui refusent d'entrer dans le moule.

À travers ce destin, Roland Buti raconte à la fois le déclin d'un monde industriel et la lutte d'une jeune fille pour préserver son élan vital. Les petites musiques est à la fois chronique sociale, fresque familiale et hymne à la liberté intérieure : une méditation sur ce que la société accepte — ou rejette — des existences singulières.

Parcours thématique

Liberté, nature et insoumission

Au centre du roman s'impose Jana, figure incandescente et insoumise, dont la liberté n'est pas une posture mais une nécessité vitale. Elle avance dans l'existence comme portée par une force instinctive, refusant obstinément de se laisser enfermer dans les convenances et les codes étroits de la petite ville ouvrière de Sainte-Croix. Sa révolte n'a rien d'idéologique : elle est charnelle, viscérale, ancrée dans le corps et les sens. Jana court dans les pâturages, se couche dans les fourmilières, s'abandonne aux forêts et aux clairières comme pour disparaître dans le souffle même du vivant. Sa liberté est totale, sauvage, physique : une manière de dire non au quadrillage silencieux d'un monde réglé, où chaque être humain doit se résigner à devenir un simple rouage.

Face à cette énergie débordante, la société réagit avec méfiance, puis avec brutalité. L'indépendance de Jana dérange, son refus de conformité scandalise ; on décide alors de l'interner « à des fins d'éducation ». Mais même enfermée, même privée de mouvements, elle demeure indomptable. Son esprit refuse d'abdiquer et sa présence, lumineuse et insoumise, bouleverse ceux qui l'entourent.

Omniprésente, la nature, n'est pas seulement un décor : elle est le souffle et le miroir de Jana. Le Jura, ses sapins noirs, ses pâturages, ses brumes épaisse, ses gouffres mystérieux, composent un vaste corps ensorcelant où l'héroïne trouve refuge et vérité. Là, elle s'abandonne sans retenue : marcher nue dans la forêt, écrire des poèmes, communier avec les éléments. La nature est son langage, son abri, l'espace même de son insoumission sensorielle.

Le roman met en scène une opposition radicale : d'un côté, l'ordre mécanisé d'une Suisse protestante rigide, symbolisé par les ateliers d'horlogerie, les chaînes de production et les boîtes à musique ; de l'autre, la liberté sauvage incarnée par Jana. Ces mécanismes précis, conçus pour enchaîner le temps et discipliner l'âme, deviennent la métaphore d'une société qui exige régularité et conformisme. Jana, elle, détourne ces objets : en assemblant des pièces défectueuses, elle crée de petites musiques dissonantes, un langage secret, une résistance ludique face à l'uniformité. « Beaucoup de monde en ville est incommodé » par cette jeune fille atypique (p.69).

À travers ce personnage, le roman montre jusqu'où la société peut aller pour briser ceux qui refusent d'entrer dans ses cases. Jana incarne cette différence insupportable, cette liberté qui dérange parce qu'elle échappe. Elle est le contrepoint vivant à la logique de l'ordre et de la soumission. Figure solaire, elle demeure l'éclat d'une rébellion qui, même sous contrainte, ne peut être réduite au silence.

Références pour accompagner la lecture

 **Walden ou la Vie dans les bois, de Henry David Thoreau, 1854**

L'Échappée littéraire 25-26 – Les petites musiques, de R. Buti

Thoreau choisit de s'installer dans la nature pour vivre en marge de la société, en quête d'authenticité et de liberté. Comme Jana, il fait de son rapport au vivant une forme de résistance intime contre les contraintes sociales.

Conformisme social et oppression administrative

Le destin de Jana se brise sur l'un des dispositifs les plus sombres de la Suisse des années 1960 : l'internement administratif. En quelques mots, la liberté d'un être pouvait être confisquée, au nom d'un préteur ordre social. À travers ce récit, l'auteur exhume une mémoire occultée, celle d'un pays qui n'hésitait pas à mettre à l'écart les "inadaptés", les rêveurs, les insoumis. Jana, qui n'a commis d'autre faute que d'être elle-même, se retrouve happée par cette mécanique implacable.

L'administration devient ici un personnage en creux : muet et froid mais terriblement efficace dans sa capacité à broyer les existences. Sa mère en est consciente et avertit Rocca à de multiples reprises : « La justice peut s'occuper d'elle. Pour protéger les gens parce que ça va trop loin. » (p.69)

Il y a, dans le monde de Sainte-Croix, une musique qui ne s'entend pas mais qui se devine dans chaque geste quotidien. C'est la musique des rouages, celle des engrenages qui tournent à l'unisson dans les ateliers, celle des boîtes à musique dont les airs répétitifs scandent le rythme d'une vie réglée, mesurée, domestiquée. Chacun y a sa place, assignée avec précision, comme une dent dans la roue, indispensable mais remplaçable. Le conformisme social se fait mélodie, contraignante et monotone, qui réclame des hommes et des femmes qu'ils s'accordent sans fausse note, « chaque pièce à sa place » (p.83).

Face à cette harmonie imposée, Jana surgit comme une dissonance. Elle refuse de se laisser emporter par la cadence du travail à la chaîne, par les rituels convenus de la petite communauté, par la morale protestante qui exige humilité et obéissance. Son corps s'échappe, se perd dans les forêts, s'abandonne à la caresse de la mousse, invente ses propres rites. Mais la société ne tolère pas le désordre. Ce qui ne rentre pas dans les cases doit être corrigé, redressé, neutralisé. Ainsi s'installe l'ombre froide de l'oppression administrative : les rapports médicaux, les jugements scolaires, les décisions bureaucratiques qui réduisent un être humain à un dossier, une anomalie à traiter.

Dans cette logique, Jana n'est plus une jeune fille singulière, mais un problème à résoudre. Les autorités l'enferment, "à des fins d'éducation", comme si la liberté pouvait être extirpée par la discipline, comme si la poésie sauvage pouvait être dressée par des règlements. L'administration devient l'instrument glacé du conformisme : elle ne frappe pas avec brutalité, mais avec cette douceur implacable qui prétend vouloir "le bien", alors même qu'elle étouffe l'élan vital.

Le roman montre ainsi la violence silencieuse d'une société qui préfère broyer l'exception plutôt que de la contempler. Le conformisme social, habillé des atours rassurants de la tradition et de l'ordre, se révèle n'être qu'un autre nom pour la peur : peur de l'inconnu, de l'excès, de la liberté trop éclatante. Et l'oppression administrative, avec ses dossiers, ses signatures, ses cachets, se charge de donner à cette peur les habits d'une légitimité. Finalement les « gens utilisent toute leur cervelle à s'occuper de ce qui peut bien se passer dans celles des autres. » (p.87)

L'auteur nous invite à écouter cette musique souterraine, à la fois mécanique et implacable. Car derrière les jolies boîtes qui tintent d'airs convenus, il y a aussi les "petites musiques" inventées par Jana, celles qui déraillent, celles qui refusent de s'accorder. Ce sont elles, les véritables hymnes de la liberté.

Référence pour accompagner la lecture

Une journée d'Ivan Denissovitch, d'Alexandre Soljenitsyne, 1962

Dans le contexte du goulag soviétique, Soljenitsyne raconte l'écrasement d'un individu par un système bureaucratique impitoyable mais aussi la résistance individuelle face à cette mécanique d'annihilation physique et spirituelle. Le parallèle éclaire la dimension carcérale de l'internement administratif imposé à Jana : le pouvoir institutionnel réduit la singularité à une "anomalie" à corriger.

Immigration, identité et appartenance

À Sainte-Croix, petite cité ouvrière du Jura vaudois, s'entrelacent des trajectoires d'exil. Rocca, venu d'Italie, et Máša, arrachée à la Tchécoslovaquie, portent dans leur chair le poids du déracinement. Ils travaillent dur, aspirent à l'intégration mais demeurent aux marges. Leur fille, Jana, devient l'espace de cette tension : héritière d'une étrangeté qui fascine et inquiète à la fois. À travers eux, le roman rappelle combien l'immigration est une histoire de décalage, de compromis douloureux, mais aussi de vitalité, de métissage. La question de l'appartenance traverse chaque page : peut-on véritablement être accueilli dans une communauté qui pose l'assimilation comme condition préalable à la tolérance, sinon à l'accueil et à l'acceptation de l'autre ?

Dans le Jura protestant des années cinquante, l'ordre et la mesure règnent comme des dogmes. Les maisons d'ouvriers s'alignent au rythme des ateliers, les clochers battent la cadence d'une vie réglée. Et pourtant, au cœur de ce paysage discipliné, Roland Buti glisse une fêture, une vibration étrangère : l'arrivée d'hommes et de femmes venus d'ailleurs, porteurs d'autres langues, d'autres gestes, d'autres mémoires.

L'immigration apparaît dans le roman comme une présence discrète mais essentielle. Les migrants sont les mains invisibles des fabriques, ceux qui alimentent la mécanique sociale sans jamais en incarner la face visible. Ils travaillent, ils s'usent, mais leur appartenance reste toujours interrogée : sont-ils vraiment de ce pays, ou ne sont-ils que tolérés, assignés à la marge ? Cette ambiguïté nourrit une tension sourde, comme un frottement entre deux mondes – celui de la rigueur helvétique et celui des existences déracinées.

À travers ce prisme, l'identité devient une terre mouvante. Jana elle-même, par son insoumission, se rapproche de cette condition d'exilée intérieure : elle est née là, mais son esprit ne reconnaît pas les frontières sociales qu'on lui impose. Son refus d'appartenir à la communauté telle qu'elle est conçue la place, symboliquement, du côté de l'étranger. Être d'ici, mais ne pas en être ; parler la même langue, mais ne pas en épouser le rythme : voilà l'expérience partagée de l'immigrée et de l'insoumise.

L'auteur montre alors que l'appartenance n'est jamais un simple fait de naissance mais une question de

reconnaissance. À qui appartient-on vraiment ? À une terre, à une famille, à une mémoire collective ? Ou bien appartient-on d'abord à soi-même, à son propre chant intérieur, à ses "petites musiques" singulières qui ne s'accordent avec aucune autre ?

L'immigration, dans le roman, agit comme un miroir. Elle révèle la fragilité de toute identité figée et met à nu la violence d'une société qui prétend définir et décréter qui est "dedans" et qui restera "dehors". Jana, par son existence indocile, fait vaciller ces frontières. Elle nous rappelle que la véritable appartenance ne se dicte pas par les registres administratifs ni par la conformité sociale mais par la fidélité à soi, à son rythme propre et à sa mélodie intérieure, aussi dissonants puissent-ils sembler.

Ainsi, Les petites musiques fait entendre un double chant : celui des communautés qui se replient sur leur identité et celui des voix venues d'ailleurs, parfois réduites au silence. Entre les deux, Jana incarne une appartenance nouvelle, fragile et lumineuse : celle qui naît de l'affirmation de sa différence, et qui, paradoxalement, touche à l'universel.

Référence pour accompagner la lecture

L'Amant, de Marguerite Duras, 1984

Si l'œuvre ne parle pas d'immigration au sens strict, elle explore le déchirement identitaire d'une enfant vivant entre deux mondes, entre deux cultures, toujours "à côté". Cette tension entre appartenance et altérité résonne avec le destin de Jana et de ses parents, étrangers au sein d'une petite ville suisse.

Déclin industriel et temporalité historique

Le récit épouse la respiration de toute une époque : l'apogée puis l'effondrement d'une cité industrielle. Sainte-Croix vit de ses boîtes à musique, de ses caméras Bolex, de ses mécanismes d'horlogerie : un univers réglé comme une partition, où la précision mécanique s'érige en valeur suprême. Mais cette mécanique se grippe peu à peu : l'industrie décline, l'utopie d'un avenir stable s'efface. Le roman se lit alors comme une chronique du désenchantement : les rêves collectifs s'effritent en même temps que les rouages se brisent. Jana, par son insoumission, semble incarner l'envers de cette logique : elle est l'accroc dans le tissu parfait, la fausse note qui révèle la fragilité de l'ensemble.

Dans les ateliers où résonnaient jadis les marteaux, les tournevis et les chants d'ouvriers ne subsistent plus que des échos affaiblis. Les boîtes à musique, fierté d'une industrie locale, continuent de naître une à une, mais déjà leur mécanique semble appartenir à un autre âge. Le monde change, les marchés se déplacent et ce qui faisait vivre une vallée tout entière s'effrite comme un refrain trop souvent répété.

Le roman épouse ce mouvement, cette lente bascule où l'histoire collective imprime sa marque sur les destinées individuelles. La fin des années cinquante et les décennies qui suivent apportent avec elles la promesse d'une modernité nouvelle : les écrans, l'électronique, la vitesse. Mais à Sainte-Croix, le temps demeure encore suspendu à la précision des rouages, comme si l'on refusait d'entendre la marche inexorable de l'Histoire.

Dans cette temporalité en tension, Jana surgit comme une figure intempestive. Sa liberté n'a rien d'historique, elle est d'un autre ordre : sauvage, archaïque, instinctive. Tandis que la société s'efforce d'entrer dans la cadence de l'industrialisation, puis de survivre à son déclin, Jana danse hors du temps. Elle incarne une résistance poétique au calendrier des hommes, une insoumission à l'idée même de progrès linéaire.

Mais le déclin industriel, avec sa mélancolie sourde, n'est pas qu'un décor. Il est la métaphore d'une époque qui s'achève, d'une société qui se replie sur ses certitudes tandis que le monde s'ouvre ailleurs. La fermeture des ateliers n'est pas seulement une faillite économique : elle est la mise en lumière d'une fragilité, celle de toute communauté attachée à une identité unique, incapable de se réinventer. Alors que « l'inflation renchérissait les matières premières, la concurrence devenait chaque année plus rude » (p.103)

Le temps de l'Histoire — avec ses mutations sociales, économiques, culturelles — entre en friction avec le temps de l'intime, celui de Jana, immuable, insoumis. La cadence des usines, puis leur silence, résonne en contrepoint des "petites musiques" inventées par la jeune fille : des musiques qui, elles, ne connaissent pas le déclin, parce qu'elles sont liées à une vérité plus profonde que l'économie ou la technique.

Ainsi, *Les petites musiques* est aussi un roman de la fin : fin d'une industrie, fin d'une époque, fin d'une illusion collective. Mais à travers Jana, Buti nous dit que dans chaque déclin sommeille une promesse : celle d'un autre temps, plus intérieur, plus libre, qui ne se mesure pas aux horloges ni aux bilans, mais au rythme d'une respiration, d'une poésie, d'une vie irréductible.

Référence pour accompagner la lecture

***L'Assommoir*, d'Émile Zola, 1877**

Dans ce roman, Émile Zola évoque la misère des milieux populaires parisiens. La figure du bon ouvrier incarnée par Goujet emblématise le déclin annoncé d'une classe ouvrière qui ne peut rivaliser avec le machinisme triomphant d'une industrialisation plaçant le progrès technologique avant la valeur humaine.

***Germinal*, d'Émile Zola, 1885**

Zola y dépeint l'univers des mineurs, pris dans la mécanique industrielle et sociale de leur époque. L'effondrement du rêve collectif, la violence des structures économiques et la fragilité des existences ouvrières font écho, dans un autre temps et un autre lieu, au déclin de Sainte-Croix et de ses manufactures de précision.

Transmission, musique et mémoire

Le titre du roman trouve son écho dans ces objets fragiles et délicats que sont les boîtes à musique. Loin d'être de simples produits industriels, elles deviennent les métaphores d'une mémoire intime. Les airs qu'elles diffusent – parfois de modestes rengaines – sont porteurs d'une tendresse souterraine. Entre Ivo et Jana, frère et sœur liés par une complicité secrète, circulent ces "petites musiques" : fragments mélodiques, souvenirs partagés, gestes infimes qui colorent le temps d'une nuance singulière. Dans un monde où les institutions écrasent et où les ateliers se taisent, la musique apparaît comme l'ultime refuge, une mélodie fragile qui persiste et témoigne de ce qui échappe à l'oubli.

Chez Roland Buti, la musique n'est pas seulement un art ou une distraction mais une mémoire incarnée. Chaque boîte, chaque air, chaque mécanisme délicat porte en lui l'écho d'un monde transmis de génération en génération. Dans les ateliers de Sainte-Croix, les ouvriers ne fabriquent pas seulement des objets : ils façonnent des souvenirs, de petits coffrets de mélodie qui, lorsqu'on les ouvre, réveillent l'intime et l'invisible.

Cette transmission n'a rien de solennel. Elle est discrète, fragile comme un motif de piano qui s'égrène, que l'on croit perdu avant qu'il ne réapparaisse. Elle circule dans les gestes appris, dans les savoir-faire artisanaux, dans les liens familiaux qui s'attachent davantage aux objets qu'aux discours. Mais elle reste menacée : par le déclin industriel, par la modernité qui s'impose, par l'oubli qui gagne les nouvelles générations.

C'est dans ce contexte que Jana, encore une fois, surgit comme une figure paradoxale. Elle refuse la norme sociale, mais invente dans son désordre créatif une autre forme de transmission : ses "petites musiques", bricolées à partir de mécanismes défectueux sont assemblées comme des poèmes en rouages. Elles ne cherchent pas à séduire mais à dire quelque chose de plus intime : un langage secret qui porte sa mémoire, sa liberté, son refus de l'ordre établi.

Ainsi, la musique devient une mémoire vivante, échappant aux registres et aux institutions. Elle ne transmet pas un héritage officiel mais une sensibilité, une manière d'habiter le monde. Quand les ateliers ferment et que les boîtes se taisent, il subsiste ces fragments mélodiques, capables de ranimer un instant d'enfance, une silhouette dans la forêt, un éclat de rire perdu.

La mémoire dans *Les petites musiques* n'est donc pas un simple retour dans le passé mais une résonance qui habite le présent. Elle est le lien invisible entre les générations : ce que l'on ne dit pas mais que l'on entend encore, ce qui survit dans une mélodie, une senteur de bois, un mécanisme qui se met à chanter malgré ses défauts.

Par la musique, Buti nous rappelle que toute existence cherche à laisser une trace, non pas monumentale, mais intime, fragile, presque imperceptible. Ce sont ces petites musiques intérieures, transmises de main en main, qui construisent la mémoire collective et donnent au temps qui passe un souffle de continuité.

Référence pour accompagner la lecture

À la recherche du temps perdu, de Marcel Proust, 1913-1927

Si la petite madeleine est devenue une métaphore commune pour désigner la réminiscence et ce qui la suscite, le pouvoir de la musique parcourt l'ensemble de la Recherche, et tout particulièrement ce passage mélodique de la sonate de Vinteuil, la « petite phrase » à la puissance évocatrice espérée autant que redoutée par le narrateur. Comme les boîtes à musique de Buti, ce déclencheur de « mémoire involontaire » fait surgir des souvenir émotionnels et intimes qui défient le passage des ans et de l'oubli, tout comme la mélodie qui relie Ivo et Jana rejoints ces moments où le temps suspend son cours pour laisser place à la rémanence des souvenirs.

Inégalités de genre et critique sociale

Le destin de Jana ne peut se comprendre qu'à la lumière de la condition féminine de son époque. Fille d'immigrés et jeune femme jugée fantasque, elle se retrouve doublement vulnérable : étrangère par ses origines, marginalisée par son sexe. Dans une société patriarcale obsédée d'ordre et de docilité, elle devient la cible idéale. Son refus de la norme dérange, parce qu'il met à nu l'hypocrisie d'un monde qui exige des femmes silence et soumission. Sa mère, Rocca, n'échappe pas à ce sort : dans son désir acharné de s'intégrer, elle renonce à ses propres rêves et finit par perdre ce qu'elle a de plus précieux. Derrière les façades polies de la prospérité helvétique, Buti dévoile ainsi une violence plus sourde, faite de mépris discret et de contrôle insidieux.

Sous la surface calme et disciplinée de Sainte-Croix affleure donc une vérité plus dure : celle d'un univers façonné par les hommes, pour les hommes, où les femmes n'existent bien souvent qu'à travers les rôles qu'on leur assigne. Le roman met en lumière ces inégalités avec une acuité subtile : non dans la forme d'un manifeste, mais à travers la chair même de ses personnages.

Dans cette Suisse protestante de la fin des années cinquante, les jeunes filles doivent se montrer sages, studieuses, promises à devenir de bonnes épouses, des mères irréprochables, ou, à défaut, des ouvrières appliquées. La liberté, pour elles, n'est pas un droit mais une anomalie. La trajectoire de Jana l'illustre : son insoumission choque non seulement parce qu'elle défie l'ordre établi, mais parce qu'elle ose, en tant que femme, s'extraire du carcan qu'on lui destine. Ainsi, on décide de la placer « en pension. Chez des dames qui dispensent une bonne instruction aux jeunes filles » (p.90). Parce que Jana et son anticonformisme dérangent.

Son internement n'a rien d'anodin : il incarne la violence invisible infligée aux femmes qui refusent la norme. Ce qui, chez un garçon, aurait pu passer pour une fantaisie ou un élan de révolte devient, chez elle, une « maladie » à corriger, une « déviance » à réprimer. Derrière le vernis paternaliste de l'administration se cache un système qui sanctionne la liberté féminine au nom du bien collectif. Qu'est-ce qu'une « bonne fille » ? Une fille qui ne fait « rien d'intéressant » (p.94-95), un « automate » (p.96) qui ne pense pas et qui « est soumise à leur autorité » (p.96).

Buti montre ainsi que les inégalités de genre ne se réduisent ni à l'économie ni aux usages sociaux : elles sont ancrées dans les mentalités les plus profondes. Jana devient alors une figure exemplaire de résistance : son corps, ses désirs, son imaginaire défient la loi implicite qui veut que la femme demeure polie, contenue, effacée. Elle refuse de se taire, de plier, et c'est précisément cette insoumission qui effraie la communauté qui en arrive à « une décision administrative [...] contresignée par le préfet » (p.90).

La critique sociale s'inscrit en filigrane : derrière les rouages des boîtes à musique et le battement régulier des usines se profile une autre mécanique, plus sournoise, celle de la reproduction des hiérarchies et des rôles. Sainte-Croix, avec ses ateliers et ses dogmes, devient le miroir d'une société entière : une société qui, pour préserver son ordre, sacrifie les voix discordantes et en particulier celles des femmes.

En donnant à Jana cette force indomptable. L'auteur redonne aussi une voix à toutes celles que l'Histoire a réduites au silence. Son insoumission devient mémoire et justice, un chant qui dépasse sa singularité pour

résonner comme une dénonciation universelle.

Ainsi, l'auteur des Petites musiques ne se contente pas de raconter l'histoire d'une jeune fille rebelle : le roman compose une partition critique où chaque note révèle la violence invisible du patriarcat, où chaque silence dit l'oppression sociale. Mais au cœur de cette dissonance, Jana invente une autre mélodie : celle d'une égalité rêvée, fragile encore, mais déjà vibrante de vérité.

Référence pour accompagner la lecture

Une chambre à soi, de Virginia Woolf, 1929

Woolf revendique pour les femmes un espace de liberté, matériel et symbolique, leur permettant de créer et d'exister en dehors des contraintes patriarcales. Jana, qui subit la violence d'un monde fait pour dompter les femmes jugées trop singulières, incarne tragiquement ce manque d'espace vital.

Propositions pédagogiques

En plus des propositions ci-dessous, ne pas hésiter à consulter le [vade-mecum](#) qui liste toute une série d'actions possibles pour travailler les œuvres mais aussi préparer les rencontres avec les auteurs.

Écrire

Réminiscences : écrire une « petite musique »

À la manière de Roland Buti, écrire un court texte (une demi-page environ) dans lequel on racontera un souvenir personnel réel ou fictif. Les élèves peuvent choisir un moment simple du quotidien (un repas, une promenade, une dispute, une attente...). On leur demandera de faire ressentir une émotion à travers des détails concrets (gestes, sons, odeurs, silences). Afin de faire le lien avec le roman étudié, le titre du texte sera Petite musique de... (par exemple : Petite musique d'un dimanche soir).

Explorer la voix intérieure d'un personnage

Choisir un personnage du roman et imaginer qu'il écrive une lettre à un proche pour dire ce qu'il n'a jamais osé exprimer dans l'histoire. Cet exercice permet aux élèves de travailler sur le thème du non-dit, du secret ou de la nostalgie. Le ton peut être tendre, amer, mélancolique ou libérateur.

Scène complémentaire/alternative

Inventer une courte scène qui pourrait s'intégrer au roman. Cela peut être un moment de confrontation, un souvenir, ou une révélation restée hors champ. Le style du roman doit être respecté : simplicité, sobriété, attention aux détails sensoriels.

Mur de souvenirs

Dans la perspective de la rencontre de l'auteur, chaque élève note sur un petit carton ou une feuille une "petite musique" de sa propre vie (un souvenir, une habitude familiale, une sensation, une odeur, un silence qui compte...). Ils rédigent cela en quelques lignes, à la manière du roman. Ensuite, on affiche toutes ces "petites musiques" dans la classe sous forme d'un grand panneau ou d'un "mur de souvenirs".

Dire

Les voix des personnages

Par petits groupes, les élèves choisissent un personnage du roman. Ils préparent puis jouent une prise de parole à la première personne : le personnage raconte un souvenir marquant, ou exprime un ressenti qu'il/elle n'a jamais osé dire dans le livre, ou réagit à une situation clé (par exemple : après une dispute, un départ, un silence).

Débats

- Vaut-il mieux protéger les autres en leur cachant certaines vérités, ou dire la vérité coûte que coûte, même si elle fait souffrir ?
- Peut-on véritablement être accueilli dans une communauté qui pose l'assimilation comme préalable à l'intégration ?

Lectures linéaires

- **La fusion avec la nature** : de « ils se sont cachés dans un étalement de fougères » p.31 à « il n'y a rien à dire » p.33.
- **Le lien fraternel effiloché** : de « un immense sapin abattu gisait au sol » p.63 à « il n'y a rien à dire » p.65.
- **L'élément déclencheur** : De « c'était le genre de situation » p.75 à « nous vous accompagnons » p.77.
- **La résolution d'Ivo** : De « Ta sœur » p.87 à « c'est lui qui a signé le papier » p.88.
- **La ténacité d'Ivo** : De « Ivo a organisé sa vie en fonction de leurs têtes-à-têtes » p.96 à « c'est assez le triste ordinaire » p.98

EN ÉCHO...

Autour de l'auteur et de l'œuvre

 [Présentation](#) de l'œuvre par l'auteur

Pour accompagner la lecture

 ***La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, de Philippe Delerm, 1997**

Des textes courts qui, comme chez Buti, mettent en valeur les petites choses de la vie, avec une écriture simple et poétique.

 ***La Place (ou Les Années)*, d'Annie Ernaux, 1983**

l'exploration de la mémoire familiale, du rapport aux parents et du non-dit.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Dans le *wilderness*

Voilà bien une soirée délicieuse, quand le corps tout entier n'est plus qu'un sens et absorbe le plaisir par tous les pores de la peau ! Je vais et viens avec une étrange liberté dans la Nature, je me fonds en elle. Lorsque je longe la rive pierreuse du lac, en bras de chemise malgré le temps frais, nuageux et venteux, sans rien remarquer de particulier qui soit digne d'attirer mon attention, je me sens étrangement à l'unisson de tous les éléments. Les grenouilles taureaux trompettent pour annoncer la tombée de la nuit et les bourrasques m'apportent de l'autre rive la voix de l'engouement. L'élan de sympathie qui me pousse vers les feuilles frémissantes de l'aulne et du peuplier me coupe presque le souffle ; pourtant, comme le plan d'eau du lac, ma sérénité se ride sans vraiment se troubler. Ces vaguelettes soulevées par le vent du soir sont aussi éloignées de la tempête que la surface lisse semblable à un miroir. Bien qu'il fasse maintenant nuit, le vent souffle et rugit toujours dans le bois, les vagues se brisent, et quelques créatures bercent les autres de leur chant. Le calme n'est jamais complet. Les plus sauvages parmi les animaux, loin de se reposer, cherchent maintenant leur proie ; le renard, le putois et le lapin rôdent à travers champs et bois, sans peur. Ce sont les veilleurs de la Nature les liens qui relient les jours de la vie animée.

En rentrant chez moi, je découvre que des visiteurs sont passés et ont laissé leur carte, un bouquet de fleurs, une branche de pin en couronne, un nom écrit au crayon sur une feuille jaune de noyer ou sur un copeau. Ceux qui marchent rarement dans les bois prennent en main un petit morceau de la forêt pour jouer avec en chemin, qu'ensuite ils laissent là, sciemment ou à leur insu. L'un a pelé une baguette de saule, avant de la tresser en anneau et de l'abandonner sur ma table. Je savais toujours si des visiteurs étaient venus en mon absence, à cause des brindilles incurvées ou de l'herbe courbée, ou de l'empreinte de leurs chaussures, et d'habitude je devinais leur sexe, leur âge ou leur qualité grâce à quelque imperceptible indice, ainsi une fleur qu'on a laissé tomber, un bouquet d'herbes cueillies puis jetées, même aussi loin que la voie de chemin de fer, à un demi miles de chez moi, ou encore l'odeur tête d'un cigare ou d'une pipe. Mieux, j'étais souvent prévenu du passage d'un voyageur sur la grand route distante de soixante verges par l'odeur de sa pipe.

Henry David Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois*, 1854

ANNEXE 2 : La disparition

Dans quelques minutes, Lison commencera à la chercher. Cela fait plus d'une heure qu'elle s'est éclipsée sans dire où elle allait.

Ce n'est pas la première fois. Elle part, elle marche, elle disparaît. Et quand elle n'est pas rentrée à l'heure du dîner, on s'affole et on envoie les domestiques.

Ils pensent bien faire, tous. Mais elle est fatiguée d'eux, de leur sollicitude. De leur surveillance, puisque c'est bien ainsi qu'il faut appeler leur manie de vouloir la traquer partout où elle se trouve.

A Saint-Malo, elle s'enfuit le long de la grève. Une fois, on l'a retrouvé en pleine nuit, à Rothéneuf. Non, elle n'est pas folle. Elle voulait simplement marcher pieds nus, respirer. Sentir la terre et la pierre, solides, compactes sous sa peau. Parce que dans la maison trop grande et trop neuve, secouée par les vents et les marées, elle a peur.

Elle se plaisait mieux à Saint-Servan. Là-bas, elle passait chaque après-midi une heure ou deux dans la chambre de Suzanne, où trônaient le berceau et la courtepointe vermeille offerte par Katell.

Hélène Gestern, *Cézembre*, 2025

ANNEXE 3 : L'ouvrier face à la machine

Cependant, Goujet s'était arrêté devant une des machines à rivets. Il restait là, songeur, la tête basse, les regards fixes. La machine forgeait des rivets de quarante millimètres, avec une aisance tranquille de géante. Et rien n'était plus simple en vérité. Le chauffeur prenait le bout de fer dans le fourneau ; le frappeur le plaçait dans la clouière, qu'un filet d'eau continu arrosait pour éviter d'en détrempé l'acier ; et c'était fait, la vis s'abaissait, le boulon sautait à terre, avec sa tête ronde comme coulée au moule. En douze heures, cette sacrée mécanique en fabriquait des centaines de kilogrammes. Goujet n'avait pas de méchanceté ; mais, à certains moments, il aurait volontiers pris Fifine pour taper dans toute cette ferraille, par colère de lui voir des bras plus solides que les siens. Ça lui causait un gros chagrin, même quand il se raisonnait, en se disant que la chair ne pouvait pas lutter contre le fer. Un jour, bien sûr, la machine tuerait l'ouvrier ; déjà leurs journées étaient tombées de douze francs à neuf francs, et on parlait de les diminuer encore ; enfin, elles n'avaient rien de gai, ces grosses bêtes, qui faisaient des rivets et des boulons comme elles auraient fait de la saucisse. Il regarda celle-là trois bonnes minutes sans rien dire ; ses sourcils se fronçaient, sa belle barbe jaune avait un hérissement de menace. Puis, un air de douceur et de résignation amollit peu à peu ses traits. Il se tourna vers Gervaise qui se serrait contre lui, il dit avec un sourire triste :

— Hein ! ça nous dégote joliment ! Mais peut-être que plus tard ça servira au bonheur de tous.

Gervaise se moquait du bonheur de tous. Elle trouva les boulons à la mécanique mal faits.

— Vous me comprenez, s'écria-t-elle avec feu, ils sont trop bien faits... J'aime mieux les vôtres. On sent la main d'un artiste, au moins.

Émile Zola, *L'Assommoir*, chapitre VI, 1877

ANNEXE 4 : La petite phrase de la Sonate de Vinteuil

« Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : "C'est la petite phrase de la *Sonate de Vinteuil*, n'écoupons pas !" tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du

temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés et, à tire-d'aile, étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur. »

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913